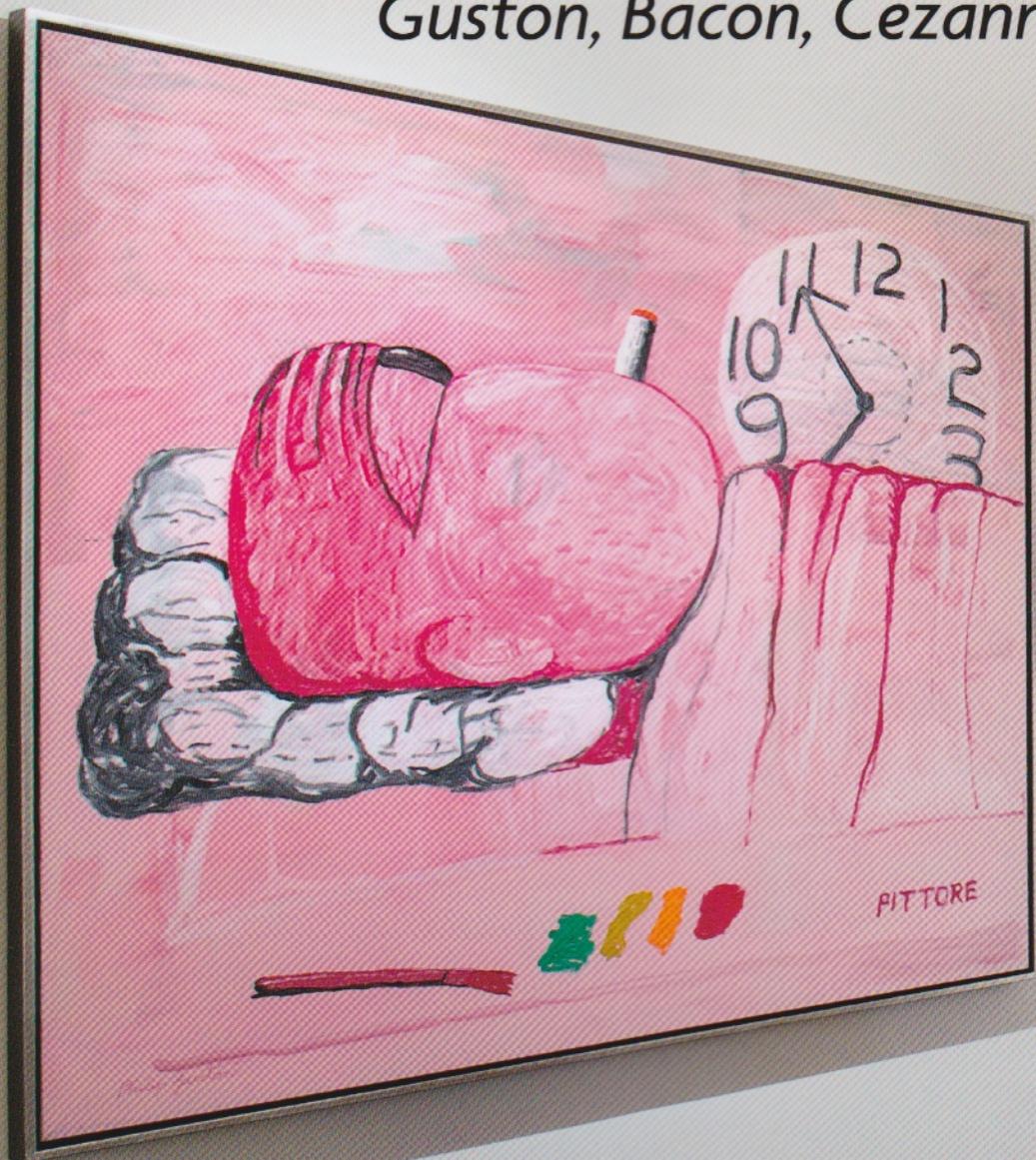


/art absolument/

REVOIR LES MAÎTRES...

Guston, Bacon, Cézanne, El Greco



... ET VIVRE À VENISE

La Biennale en grand

L 14375 - 78 - F: 10,00 € - RD



SCULPTURER AVEC LA NATURE

Grand rendez-vous de la sculpture contemporaine depuis son ouverture à L'Isle-sur-la-Sorgue en 2011, fondation privée ouverte gratuitement à tous, la Villa Datris présente sa septième exposition, *De nature en sculpture*. Danièle Kapel-Marcovici, la présidente, insiste sur sa volonté d'éclectisme et de diversité : « Un thème universel traité en points de vue multiples par plusieurs générations d'artistes, 66 au total de 16 nationalités différentes. » Décidément, jardins et nature sont en faveur cette année – l'inquiétude collective sur l'avenir de la planète aurait-elle gagné les responsables d'exposition ?

Dès l'entrée de la Villa, accroché au mur, un énorme pneu Goodyear serti d'une ammonite, coquillage fossile contemporain des dinosaures – soit *Calendar II* de Théo Mercier : un précieux vestige des premiers temps de la vie sur terre encerclé par un pneu périssable, symbolique d'une ère industrielle en crise. Si Théo Mercier goûte les jeux spatio-temporels, ne rappelle-

t-il pas que la productivité déchaînée conduit l'humanité et les ressources terrestres au déclin ? Question centrale de notre âge anthropocène qui hante cette exposition. C'est aussi que la nature elle-même est soumise à l'entropie, cette usure inévitable de la matière et de l'énergie par le temps. La prise de conscience est ancienne. Et le rappel bienvenu... Dès la première salle, une vidéo de Robert Smithson sur *Spiral Jetty* décrit sa fameuse jetée en spirale de 1,5 km sur les bords du Grand Lac Salé, construite en 1970 avec plus de 6 000 tonnes de terre et de roches, pour démontrer l'action entropique. Depuis lors, la célèbre spirale disparaît ou réapparaît selon les fluctuations des eaux du lac.

Les 91 œuvres de l'exposition se déclinent en variations autour de ces axes de création. Conscients de cette dégradation, bien des artistes donnent à voir ou rendent sensible la beauté formelle ou les secrets d'une nature explorée

jusqu'en ses replis les plus intimes. Et, de fait, à saisir avant disparition. Ainsi, en faisant de la forêt son laboratoire, Giuseppe Penone cherche les signes inscrits dans la mémoire des matières végétales, préférant souvent un geste à une sculpture : à la Villa Datris, il a placé une toile sur une écorce pour faire apparaître des traces de chlorophylle, pour « capturer le vert de la forêt, en rajouter, imaginer son épaisseur ». Le même amour de la forêt pousse Eva Jospin à composer d'épais volumes de bois et cartons collés, s'ouvrant sur un monde obscur, sauvage, propice à la naissance de contes et légendes, tandis qu'Anne Mangeot, sensible à la géométrie des formes naturelles, édifie la structure aérienne d'une *Cathédrale du silence* en croisant un ensemble de branchages de saules. En amont de *La Grande Courbe fermée noire*, un assemblage de branches de Toni Grand, Daniel Dezeuze a installé ses *Objets de cueillette* contre un mur, filets à papillons ou épuisettes à poissons, tel un hommage à l'art brut. Fasciné par le mouvement des corps et de la nature, Susumu Shingu installe dans le monde entier des mobiles de vent et d'eau qui font danser cerfs-volants, oiseaux, fleurs, arbres, nuages. Ici, ses hautes tiges couronnées de demi-cercles en papier ondule délicatement au souffle d'un vent léger. Nils-Udo, promeneur amoureux de la nature – qu'il considère à la suite de Goethe comme « la seule artiste » –, se plaît à la recomposer ou à en révéler les mécanismes secrets : *Au-dessus de la rivière*, son losange de gazon vertical entre les bambous, manifeste le lien entre la croissance des tiges et le bras de la Sorgue qui baigne le jardin de la Villa.

D'autres artistes explorent la structure de la matière pour en révéler la beauté cachée. Par passion pour les fleurs et les fruits, Pauline Bazignan en peint la composition façon microscope géant, rendant visible la perfection de l'organisation interne. Celles que Miguel Chevalier fait naître avec ses grains-pixels virtuelles poussent à l'extrême cette géométrisation, créant de somp-



Vue de l'exposition *De nature en sculpture*, Fondation Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue, 2017. Œuvres de David Nash, Toni Grand et Giuseppe Penone.

tueuses fleurs fractales aux couleurs intenses. Ses algorithmes déploient à l'infini des formes géantes, aléatoires et évanescentes, s'hybridant en formes nouvelles. Le tout entraîne dans un univers aussi envoûtant qu'inquiétant, entre minéral, animal et robotique. Fasciné par l'organisation de l'univers et lui aussi expert en composition d'algorithmes, l'artiste vénézuélien Elias Crespín construit d'étonnantes structures électrocinetiques. Suspendue dans l'espace, sa *Malla electrocinetica III* soumet des compositions d'atomes à des ondulations d'une lenteur hypnotique.

Cette nature hybridée féconde en formes nouvelles, on la retrouve dans l'organique exubérant des *Accumulations* de Yayoi Kusama, avec ses structures phalliques molles, elle pour qui « toute partie du corps est une preuve de vie ». Ou dans les fleurs géantes d'Anne Ferrer qui s'ouvrent et se ferment en accordéon. Ou bien, au centre du jardin, dans l'imposante sculpture de Johan Creten, un corps entièrement recouvert d'une gigantesque grappe dorée, telle l'Artémis d'Éphèse, déesse du renouvellement et de la fécondité. C'est que la nature parvient toujours à reprendre ses droits, y compris dans les milieux les plus hostiles. Chez Michel Blazy, la technologie est vite frappée d'obsolescence : téléphones ou ordinateurs sont envahis par la végétation, tandis que dans son *Mur qui boit du vin*, un verre surmonté d'une auréole rougeâtre démontre comment obtenir de la peinture « par pourrissement ». D'où l'inquiétude des artistes nés avec l'ère anthropocène, ainsi que leurs trésors d'imagination : ainsi, *L'Homme-éponge* de Fabrice Hyber, l'un de ses *P.O.F.* – pour « prototype d'objet en fonctionnement » –, destiné à se protéger de la nocivité du monde extérieur, ou le *Cactus* recouvert par la neige de Laurent Pernot – « Survivra-t-il ? » se demande-t-on –,



Johan Creten. *Why Does Strange fruits always look so sweet?* 1998-2015, bronze, fonte à la cire perdue partiellement doré, 105 x 114 x 107 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Perrotin, Paris.

ou encore dans le vestige de cabane d'enfant juchée au sommet d'un bonsaï mort pendant une exposition de Gilles Barbier, ou bien dans la photographie *Polygone XXIII* prise par Julien Charrière à Semipalatinsk au Kazakhstan sur un site inanimé et irradié alors qu'il cherchait un « futur fossile » où « se projeter à la fois dans le passé et l'avenir ». Ou enfin dans cette *Planet nursery* d'Adrien Missika, véritable machine à fabriquer des planètes où, à l'aide de codex anciens et de tubes aqueducs, les hommes pourraient trouver refuge. Pour réenchanter le monde, il faut s'attarder devant les larmes gelées qui réfléchissent la lumière composées par Susanna Lehtinen et Silvia Cabezas-

Pizarro. Ou bien redescendre dans le jardin bordé par la Sorgue, savourer *L'Homme de Bessines* de Fabrice Hyber, petit bonhomme vert bienfaisant qui envoie l'eau par tous les orifices au milieu d'une fontaine, la *Barque à la cruche* d'Odile de Frayssinet en suspens pour un nouveau départ, ou bien *Le Songe de l'Onde* de Stéphane Guiran, hommage au mystère de la source de la Sorgue – soit un voyage féérique sous une tonnelle, voûte de cristal végétal où murmure le chant de l'eau apaisante. Et où murmure toujours le grand voisin de l'Isle-sur-la-Sorgue, le poète René Char, qui célèbre « l'épi de cristal qui égrène dans les herbes sa moisson transparente ». ■ Pascale Lismonde

De nature en sculpture. Fondation Villa Datriis pour la sculpture contemporaine, L'Isle-sur-la-Sorgue. Du 26 mai au 1^{er} novembre 2017